



RENÉ BAZIN

*de l'Académie française*

## Le voisin

Dans le mois de novembre, si vous vous promenez sur les routes, vous verrez se lever et tourner au vent la fumée de ces brûlis que les gens des fermes, en diverses provinces, appellent des « châlibaudes ». Elles montent, le plus souvent, entre les lignes pressées des chênes qui entourent les champs, et qui n'ont encore perdu ni leurs feuilles, ni le vert de leurs feuilles. D'où sortent-elles exactement? De quel endroit précis, de la vallée ou du plateau boisé? Les plus malins peuvent s'y tromper, et les plus expérimentés.

La preuve en est que, dimanche dernier, François Bedouet, un métayer à cheveux blancs, connu dans le Craonnais à plus de deux lieues autour de sa métairie pour un homme de bon conseil, suivait le chemin qui gravit la côte et mène au village. Il avait laissé derrière lui, à sa gauche, les bâtiments de la Brandonnaye, l'habitation et l'étable séparées l'une de l'autre par une cour. Il allait, selon son habitude, passer une heure à l'auberge, où se boit le vin des roches et des plaines de la Loire, où se raconte le

journal de la semaine. L'après-midi ne faisait que commencer. François Bedouet, lent marcheur, qui roulait comme un cavalier, avait près de lui un métayer de moindre importance, son voisin, de trente ans plus jeune que lui, Henri Houdaille, les plus larges épaules et la plus petite tête de toute la commune, un grand diable qui risait toujours et qui travaillait toujours. Tous deux se rendant au bourg, ils causaient de la pluie qui était venue trop tard, et des nuages, gonflés et lourds d'aspect comme des poches pleines, qui traversaient le ciel du nord-ouest au sud-est. Du même air sentencieux, ils prédissaient que les bestiaux se vendraient mal au printemps, à cause de la rareté des fourrages.

— On les donnera à ceux qui voudront les nourrir, disait Houdaille.

— Heureusement, j'ai du foin dans mon aire, une jolie meule, répondait Bedouet.

Fut-ce le souvenir de ces trente charretées de foin, qu'on ne pouvait pas apercevoir, pas plus que les toits bleus de la Brandonnaye, tant la campagne



était touffue, ou bien était-ce une coutume d'aïeul parvenu en haut de la colline et cherchant sa maison, le vieux métayer se détourna et regarda derrière lui, en bas, dans le creux où les cimes rondes des chênes faisaient comme une forêt, et il vit une fumée.

— Voilà une chalibaude qui dure longtemps, dit-il; allumée hier, elle brûle encore.

Son compagnon ne jugea pas que la chose eût assez d'intérêt pour mériter un mouvement de tête, et il continua d'aller, près de l'ancien, dont la compagnie était une sorte d'honneur dans le pays. Mais, à moins de dix pas plus loin, celui-ci se détourna de nouveau, et, cette fois, s'arrêta. La fumée lui paraissait bien trouble et bien pressée pour une fumée de chalibaude. Ces brûlis de choses légères et sans consistance, après la première flambée, donnent une vapeur transparente et nonchalante.

— Est-ce que tu as connaissance d'une chalibaude dans nos quartiers? demanda Bedouet un peu surpris de ce qu'il voyait.

Du premier coup d'œil, Henri Houdaille comprit.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, maître Bedouet.

— Quoi donc, alors.

— C'est le feu chez vous.

Dans l'esprit du vieux métayer, la vision passa des trois enfants et de la bru qui dormaient en ce moment dans la ferme, des étables closes et pleines de bestiaux, du gendre absent qui faisait ses treize jours. Henri Houdaille n'aperçut pas aussi nettement le danger. Mais il était de ceux qui accueillent les besognes de hasard d'aussi bon cœur que le travail prévu et préparé.

Les deux hommes dévalèrent la côte en courant, le jeune en avant, l'autre tâchant de suivre, pâles tous deux, et muets. Dès que les chênes ne leur cachèrent plus la Brandonnaye, ils virent les meules de foin et de paille en feu. La fumée était devenue si épaisse qu'elle remplissait le chemin de traverse où ils s'étaient jetés, qu'elle couvrait les toits, cachait le jardin, l'aire, les haies voisines, et rendait la respiration difficile. Mais des langues de flammes, qui jaillissaient de cette lourde nuée écrasée contre terre, montraient où était le foyer. Il menaçait plus immédiatement

la maison qui se trouvait sous le vent, à moins de quarante mètres, et déjà un bourrelet de fumée, qui avait des bords relevés en volute et qui rampait sur le sol en s'échappant des meules, un bourrelet d'une blancheur éclairée en dedans et qui faisait paraître le reste de la fumée comme du brouillard, s'avancait vers la porte, les fenêtres basses et les chevrons du toit.

— Métayère de la Brandonnaye, Jean, Jeanne et Louis, levez-vous! cria Houdaille, qui se jeta dans la maison.

Il n'y eut point de réponse. Des crépitements, des sifflements, des souffles, une arquebusade, une fanfare d'incendie victorieux qui a enfin établi sa domination et se déploie, répandirent la terreur dans les étables invisibles, de l'autre côté de la cour, et ce fut, pendant cinq minutes, une réponse de beuglements, de hennissements fous, de coups de pied ébranlant les palissades de bois, et de grands heurts de têtes contre les râteliers.

Le nuage de fumée monta et plana au-dessus de la Brandonnaye, appuyé sur une colonne de flammes trois fois haute comme la ferme. Les trente charretées de foin, les vingt charretées de paille ne formaient qu'un brasier énorme, élargi encore par les étincelles qui menaçaient la maison, l'étable, les arbres voisins, déjà roussis et craquant.

Une voix cria désespérément :

— Marie? Marie?

Du toit de la ferme, à l'extrémité la plus proche de l'incendie, une autre voix répondit :

— Apportez vite un drap, mouillez-le, dépêchez-vous, le grenier flambe!

— Les enfants? Qu'as-tu fait des enfants?

— Sauvés. Marie aussi. Ils pleurent dans le jardin. Apportez le drap!

C'était Henri Houdaille qui, grimpé dans la gouttière, éteignait, avec un seau d'eau et une couverture de lit, le feu qui venait de prendre à l'angle de la toiture. Il avait réveillé la mère et les enfants qui dormaient, et les avait mis en sûreté. A présent, il commençait à lutter contre le feu, tout seul, car le vieux François Bedouet courait, éperdu, dans l'atmosphère de fournaise de la cour, entrant dans la maison, ne trouvait pas de draps, ne retrouvait plus le seau pour puiser l'eau, et, se tordant les mains, gémissait.



sant, inutile, ne semblait plus avoir de volonté que pour contempler, de ses yeux dilatés et pleins de souvenirs de moisson, les deux meules jumelles de foin et de paille, qui s'en allaient en flammes.

Quand il eut protégé le toit contre les étincelles qui pleuvaient, Henri Houdaille déménagea le mobilier de la ferme : puis, quelques passants étant accourus, il traversa la cour et, à demi asphyxié par le long voisinage du brasier, ouvrit la porte de l'étable et tenta de sauver les chevaux, les bœufs, les vaches, qui refusaient de sortir quand ils apercevaient devant eux l'incendie. Il lui fallut deux heures pour y réussir. A plusieurs reprises, on vit ce géant soulever dans ses bras l'arrière-train d'une bête à cornes pour la pousser dehors, effarée. Avec les chevaux qui se cabraient et qui ruaient, — même la grosse poulinière blanche, — il fut dix fois en péril de mort. Au moment où il sortait enfin de l'étable, toute la charpente prenait feu.

Alors, je ne sais pourquoi, car il était en loques, il pensa à enlever sa veste.

— Viens boire, grand Henri ; tu l'es bien gagné !

Il secoua la tête, chercha autour de lui le meilleur service à rendre, et se dirigea vers un groupe d'hommes qui manœuvraient une pompe.

L'incendie de la Brandonnaye, depuis une demi-heure, était entré dans sa phase administrative : il ne restait presque plus rien à sauver. Une pompe était arrivée de la ville voisine, avec des pompiers, quelques hommes de bonne volonté qui venaient secourir le métayer, gens du bourg et des fermes pour la plupart, puis des curieux et des promeneuses attirés par le spectacle. On voyait des ombrelles et de petites voitures d'enfant dans un pré, où le vent n'apportait pas de fumée. Le garde champêtre accourait à bicyclette, galonné. Deux gendarmes descendaient d'une carriole dont le cheval fumait de sueur. Un grand fourmillement d'êtres humains entourait les meules et l'étable en flammes. Mais tout ce qu'ils purent faire, ce fut de

vider le puits et les deux mares du métayer. La maison seule fut préservée.

A cinq heures et demie, comme la nuit tombait et que le diocèse appelait de loin les promeneurs, ils s'en allèrent, et, avec eux, plusieurs voisins. La nuée qui roulait ses ondes au-dessus de la Brandonnaye était devenue toute rouge. La paille, presque entièrement consumée, formait sur le sol de la cour de petits tas de cendre noire que le vent frisait. Mais la meule de foin brûlait encore, affaissée, séparée en larges tranches par des fentes qui avaient été les routes de pénétration du feu. On eût dit un gros rocher de lave, brun à l'extérieur, avec des points et des cavernes couleur de braise. Éclairé par la lueur qui jaillissait de là, inégale, le dos de Henri Houdaille s'abaissait et se relevait en mesure. La pompe aspirait quelques litres d'eau, et les lançait sur les ruines de l'étable. Le vieux métayer, tenant étroitement serrés contre lui-même les trois enfants qui auraient voulu jouer, regardait finir son bien, et répétait pour la centième fois :

— Qu'est ce que mon fils va dire ? Plus rien à donner aux bêtes !

A sept heures, les pompiers étant partis et tous les autres avec eux, Henri Houdaille pensa qu'il pouvait s'en aller, lui aussi. Il remit sa veste, dont les manches étaient à moitié brûlées. Il serra la main de François Bedouet, qui, troublé, lui dit seulement :

— Au revoir, mon gars. Tu es plus heureux que moi.

— C'est vrai, répondit l'autre.

Puis il passa au tournant de la haie, près de la barrière où je me trouvais. Il avait son allure nonchalante de tous les jours, pas plus lasse, pas moins tranquille que s'il revenait de faire ses semailles. Je le félicitai. Sa petite tête rasée eut un geste de dénégation, ses lourdes épaules de colosse se remuèrent pour exprimer le même sentiment, et il me dit, riant à moitié, ce mot qu'il crut tout simple :

— Entre voisins, faut-il pas s'entraider ?

(Illustration de PLAIZEAU.)

RENÉ BAZIN,  
de l'Académie française.

